

Rétrotopies, hétérotopies et utopies : politiques du simulacre chez Julian Barnes et Fanny Taillandier

Loïse Lelevé
Université de Lille

« Punir le réel, c'est ni plus ni moins ce qui fait tenir les classes moyennes debout¹ », écrit Nathalie Quintane dans *Que faire des classes moyennes ?*, un essai aussi sarcastique que l'indique son titre, où elle montre que « les valeurs et le mode de vie² » de ces classes donnent « du temps et de l'espace une sensation obsidionale : une même journée [...], dans un lieu contraint »³. Des injonctions normatives y structurent selon elle un imaginaire social uchronique, inscrit dans des lieux séparés, hétérotopiques⁴, où se construit, via l'école par exemple, un récit collectif eu égard auquel tout écart est sanctionné :

nos enfants porteront des blouses grises s'ils continuent [...]. S'ils continuent quoi ? S'ils continuent à ne pas être conformes à nos désirs, c'est-à-dire s'ils continuent à ne pas être comme dans les souvenirs qu'on croit qu'on a, c'est-à-dire s'ils continuent à être réels, et non fictifs. [S'ils continuent = nous punirons le réel⁵.]

On voit que ce récit tient moins de la fiction, c'est-à-dire d'une suspension volontaire de l'incrédulité à l'intérieur d'un jeu séparé de l'espace-temps de la réalité quotidienne⁶, que du simulacre au sens baudrillardien du terme : la représentation précède le réel, sans qu'on consente à l'effet d'illusion ainsi créé⁷. Ce simulacre est régressif et réactionnaire :

l'hétérotopie, comme « matérialisation d'un espace autre, qui invite également à un temps autre (hétérochronie) par sa force contestataire⁸ », se transformerait, dans les « lieux contraints » des classes moyennes, en rétrotopie conservatrice. Je fais ici l'hypothèse que deux « lieux contraints », qui leur sont fréquemment associés, pourraient sembler particulièrement représentatifs de ce processus : le parc à thème, accusé par exemple d'« aseptise[r] [le patrimoine] pour la consommation touristique et le loisir des classes moyennes⁹ », et le lotissement pavillonnaire. Ils sont thématiques dans les deux fictions sur lesquelles porte cet article et qui, en offrant des représentations fictionnelles de ces espaces, satirisent les lieux communs politiques qui leur sont attachés, et remettent du jeu dans les imaginaires sociaux liés à ces classes. Car, comme l'écrit Quintane, la « question n'est pas : Que faire des classes moyennes ? mais : Comment changer d'atmosphère ?¹⁰ » – autrement dit, pour les auteurs qui nous intéressent : comment construire, par le jeu de la feintise ludique partagée contre la régression autoritaire du simulacre, d'autres imaginaires politiques de et pour ces classes, en dehors des clichés socio-culturels qui les stigmatisent ?

¹ Nathalie Quintane, *Que faire des classes moyennes ?*, Paris, P.O.L., 2016, p. 25-26.

² *Ibid.*, p. 23.

³ *Ibid.*, p. 23-24.

⁴ Voir Michel Foucault, « Des espaces autres », *Empan*, consulté le 13 septembre 2021, <http://www.cairn.info/revue-empan-2004-2-page-12.htm>, 2004, vol. 2, n° 54, p. 12-19. URL : <http://www.cairn.info/revue-empan-2004-2-page-12.htm>.

⁵ N. Quintane, *Que faire des classes moyennes ?*, *op. cit.*, p. 24-25.

⁶ C'est ce que suggère Jean-Marie Schaeffer, lorsqu'il propose de substituer, au traditionnel « *willing suspension of disbelief* » de S. Coleridge dans *Biographia Literaria*, la notion de « feintise ludique partagée » comme définition de la fiction : « Les deux caractéristiques de la fiction qu'il [Thomas Pavel] souligne – la libre adhésion et la délimitation spatiale et temporelle – sont des conséquences directes de la feintise ludique partagée : l'adhésion est libre parce que le dispositif fictionnel est une exemplification du mode d'interaction ludique, qui ne saurait s'établir que sur une base volontaire ; et, comme tout jeu, la fiction instaure ses propres règles, ce qui implique une suspension provisoire (et partielle) de celles qui valent en dehors de l'espace ludique. » Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil, 1999, p. 151.

⁷ Voir Jean Baudrillard, *Simulacres et simulation*, Paris, Éditions Galilée, 1981, p. 10.

⁸ Sébastien Roman, « Hétérotopie et utopie pratique : comparaison entre Foucault et Ricœur », *Le Philosophoire*, consulté le 12 septembre 2022, <https://www.cairn.info/revue-le-philosophoire-2015-2-page-69.htm>, 2015, vol. 44, n° 2, p. 69-86.

⁹ Kim Duff, *Contemporary British Literature and Urban Space: After Thatcher*, New York, Palgrave Macmillan, 2014, p. 26-27.

¹⁰ N. Quintane, *Que faire des classes moyennes ?*, *op. cit.*, p. 101-102.

Dans *England, England*, un roman satirique de Julian Barnes paru en 1998, Sir Jack Pitman crée, sur l'île de Wight, un parc à thème reproduisant en un seul espace tous les lieux touristiques de Grande-Bretagne : tandis que le parc éponyme fleurit, l'Angleterre réelle périclité. Elle devient « Anglia », un État failli, revenu à des modes de vie artificiellement préindustriels, dont l'identité se construit, en miroir du kitsch d'« England, England », comme un patchwork des clichés du nationalisme anglais, par « invention de la tradition¹¹ ». À l'affirmation enthousiaste d'une ère de la réplique¹², promue par le parc, répond ainsi l'assomption mélancolique de la falsification du passé d'Anglia.

Symétriquement, dans *Les États et Empires du Lotissement Grand Siècle. Archéologie d'une utopie* (2016), Fanny Taillandier interroge la « stratégie résidentielle »¹³ des classes moyennes à travers une fiction postapocalyptique. Après un « Grand Fracas », une horde de « nomades » arrive dans l'ancien Parc de la Résidence de Lésigny, et, pour comprendre la logique pavillonnaire de la société sédentaire qui y vivait, mène une enquête « archéologique » qui dévoile le lotissement comme une rétrotopie en acte : un lieu conçu comme le fantasme d'une société de pionniers, singeant les colons des Amériques. Alors que Barnes crée une double rétrotopie fictive (le parc, Anglia) pour interroger les politiques nationalistes du Royaume-Uni contemporain, c'est la fictionnalisation d'un espace réel par Taillandier qui permet de l'exhiber comme une rétrotopie réactionnaire. Résumé ainsi, *Les États et Empires du Lotissement Grand Siècle* apparaît évidemment comme une fiction romanesque : pourtant, paru aux Presses Universitaires de France dans une collection scientifique, « Perspectives critiques », l'ouvrage se présente comme un pseudo essai de sciences humaines et entretient la confusion sur son appartenance générique et son cadrage pragmatique. C'est que les livres de Taillandier et Barnes sont des fictions réflexives qui mobilisent

directement les écrits de Debord¹⁴ et de Baudrillard sur le Spectacle et le simulacre pour penser en miroir les pouvoirs et les fonctions de la fiction. La réflexion fictionnelle sur des espaces faussés qui oscillent entre hétérotopie, utopie et rétrotopie révèle les politiques illibérales qui sous-tendent leurs pendants réels, tandis que la critique du simulacre fait la part du faux manipulateur et de la fiction heuristique. Dans son essai *Que faire des classes moyennes ?*, chercher à « changer d'atmosphère », c'était aussi pour Quintane refuser de s'en tenir aux constats pessimistes de Baudrillard et Debord, qu'elle cite et reprend elle aussi, et de penser les classes moyennes uniquement sur le modèle d'une irrémédiable aliénation née de la confusion généralisée du modèle et de la représentation. Je me propose de montrer ici que Barnes et Taillandier opèrent une semblable relecture critique de ces théories philosophiques, mais en adoptant des stratégies proprement fictionnelles parce que la fiction elle-même est proposée dans leurs œuvres comme remède au simulacre et à la régression rétrotopique.

Construire la rétrotopie fictive : défamiliariser les espaces des classes moyennes pour en exhiber les fondements politiques

Dans *Retrotopia*, Zygmunt Bauman décline son concept éponyme en quatre « retours » : à Hobbes, aux tribus, aux inégalités, à l'utérus. Il ouvre son essai sur l'image renversée de l'Ange de l'Histoire, qui « saisit le passé et le futur à l'instant où ils échangent leurs vertus et leurs vices respectifs¹⁵ ». Cette inversion des valeurs du passé et de l'avenir présente les mêmes caractéristiques que le Spectacle¹⁶ ou le simulacre¹⁷, si bien que la rétrotopie semble un phénomène trompeur, qui « punit le réel » au nom de l'appétence pour le passé, sans reconnaître le caractère fabriqué de la tradition

¹¹ Voir Eric John Hobsbawm et Terence Osborn Ranger (dir.), *L'Invention de la tradition*, traduit par Christine Vivier, Nouvelle éd. augmentée, Paris, Éditions Amsterdam, 2012.

¹² Julian Barnes, *England, England*, [1998], Londres, Picador, 1999, p. 55 ; Julian Barnes, *England, England*, traduit par Jean-Pierre Aoustin, Paris, Gallimard, 2002, p. 99.

¹³ Voir N. Quintane, *Que faire des classes moyennes ?*, op. cit., p. 32.

¹⁴ Guy Debord, *La Société du Spectacle*, [1967], Paris, Gallimard, 1992.

¹⁵ Zygmunt Bauman, *Retrotopia*, traduit par Frédéric Joly, Paris, Premier parallèle, 2019, p. 10-11.

¹⁶ Le « Spectacle » au sens de Debord « inverse le réel » (G. Debord, *La Société du Spectacle*, op. cit., p. 18.), car « [d]ans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux » (p. 23).

¹⁷ Voir Z. Bauman, *Retrotopia*, op. cit., p. 31.

qu'il invoque¹⁸. Contre le simulacre nostalgique, l'écart de la fiction autorise Barnes et Taillandier à ne pas uniquement penser le présent sur le mode du retour, à complexifier les rapports entre passé et avenir, et à mobiliser la notion de croyance pour sortir de l'emprise de l'illusion passive et défamiliariser le réel pour mieux le voir.

La première étape de ce travail mobilise la fiction comme un outil de déconstruction de la *doxa* socio-politique liée au parc ou au pavillon : le monde fictionnel devient un univers expérimental où examiner les discours de promotion ou de stigmatisation de ces rétrotopies. Barnes écrit *England, England* dans la décennie qui suit la mise en place par le pouvoir thatcherien d'une politique patrimoniale nationaliste : Kim Duff a par exemple montré combien la mise en valeur de l'« heritage » se concentre alors autour d'une défense de l'anglicité qui écarte les autres composantes nationales du Royaume-Uni, les classes populaires, et les minorités. Cette politique mémorielle qui masque ses enjeux classistes et impérialistes s'adosse à une reconstruction artificielle du passé qui transforme selon elle le territoire anglais en un gigantesque « parc à thème¹⁹ ». Mais si « England, England » est dès lors fréquemment analysé comme une « satire dystopique de l'industrie de l'« heritage »²⁰ », le texte de Barnes dépasse la simple parodie grinçante d'une société de loisirs de masse aliénée pour prendre au sérieux la puissance du simulacre contenue implicitement dans la politique patrimoniale Tory qui réinvente le passé sous couvert de le préserver, et celle de la réplique que charrie l'expérience du Spectacle. Dans le roman, le parc « England, England » n'est pas une représentation possible de l'Angleterre : il est appelé à être l'Angleterre elle-même, la nostalgie rétrotopique de la politique de l'heritage s'y actualisant dans un lieu réel qui supplante à terme le pays original²¹. « Il n'est pas

question ici de parc à thème, [...] ni de centre de préservation du patrimoine. [...] Nous offrons la chose elle-même. [...] We are not talking theme park [...]. We are not talking heritage centre. [...] We are offering the thing itself²². C'est pourquoi il peut, à terme, effacer « la Vieille Angleterre » [« Old England »] et s'imposer, de toute la redondance de son nom, comme la seule Angleterre possible. Le pouvoir de la rétrotopie fait de la réplique la fabrique de l'authentique : dans le monde renversé du parc à thème, « nous ne pouvons appréhender la chose authentique qu'au moyen de la réplique » [« we can approach the real thing only by means of the replica²³ »], et « au bout d'un moment la chose authentique devient la réplique » [« after a while the real thing becomes the replica²⁴ »], si bien que le kitsch assumé du parc est ironiquement le meilleur garant de son efficace poétique et politique. Il s'agit de fonder un récit historique dont le critère n'est évidemment pas le vrai, mais l'efficacité narrative : le « contemporain²⁵ » y est le nom d'une activité d'adaptation qui doit transformer des symboles datés en clichés commercialisables à prétention universelle. Le parc est une construction performative qui, en réinventant le passé, informe le présent, dans un jeu de reflets hyperréel entre « then » et « now » uniformisant et exclusif²⁶. L'exagération fictionnelle permet de révéler, en la poussant au bout de sa logique absurde et dangereuse, la puissance inquiétante du simulacre mémoriel et politique, au-delà de sa seule critique ludique et satirique.

De même, *Les États et Empires du Lotissement Grand Siècle* intervient après des décennies de stigmatisation socio-culturelle de l'« habiter » pavillonnaire propre aux classes moyennes²⁷, que Taillandier thématise pour en rappeler la dimension classiste : « Personne, à l'époque de la fondation du Lotissement Grand Siècle, [...] n'a parlé de lui

¹⁸ *Ibid.*, p. 11-12.

¹⁹ K. Duff, *Contemporary British Literature and Urban Space*, *op. cit.*, p. 5-6.

²⁰ Christine Berberich, « England? Whose England? (Re)constructing English Identities in Julian Barnes and W. G. Sebald », *National Identities*, consulté le 7 juillet 2023, <https://doi.org/10.1080/14608940801997242>, juin 2008, vol. 10, n° 2, p. 177.

²¹ Voir K. Duff, *Contemporary British Literature and Urban Space*, *op. cit.*, p. 47.

²² J. Barnes, *England, England*, *op. cit.*, p. 59., trad. cit. p. 106.

²³ *Ibid.*, p. 60., trad. cit. p. 107.

²⁴ *Ibid.*, p. 61., trad. cit. p. 109.

²⁵ « Tout ça est trop daté. Donnez-moi du contemporain. » [« It's all too then. Give me now. »] *Ibid.*, p. 120., trad. cit. p. 204.

²⁶ Sur les politiques racistes, classistes et sexistes du parc de fiction, voir Vera Nünning, « The Invention of Cultural Traditions: The Construction and Deconstruction of Englishness and Authenticity in Julian Barnes' *England England* », *Anglia - Zeitschrift für englische Philologie*, consulté le 19 octobre 2022, <http://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/ANGL.2001.58/html>, octobre 2001, vol. 119, n° 1, p. 74.

²⁷ Voir Arthur Pétin, « L'habiter pavillonnaire à la française : explorations fictionnelles et reconfigurations critiques » dans Christophe Duret et Christiane Lahaie (dir.), *Ici et maintenant. Les représentations de l'habiter urbain dans la fiction contemporaine*, Québec, Lévesque, 2022, p. 301-302.

autrement que pour le dénoncer. [...] Personne n'a sincèrement essayé de comprendre [l]es vingt millions [d'habitants de lotissements]²⁸ ». C'est aussi la théorie de Quintane lorsqu'elle montre combien cette stigmatisation est solidaire de la « réputation détestable »²⁹ des classes moyennes, qui vivent dans un habitat conçu « comme une punition sociale³⁰ », reposant sur des normes coercitives, une impuissance politique et la soumission aux illusions sociales du Spectacle, comme l'affirme Debord qu'elle cite : « Ce sont des salariés pauvres qui se croient des propriétaires, des ignorants mystifiés qui se croient instruits, et des morts qui croient voter. »³¹ Le choix d'un cadre post-apocalyptique par Taillandier rejoint dès lors en partie la poétique de l'exagération fictionnelle de Barnes, et vise comme dans le roman anglais à éviter la seule satire facile pour complexifier l'analyse politique d'un espace à la fois indéniablement réactionnaire et socialement méprisé. Le brouillage générique entre fiction et non-fiction mime pour les déjouer les procédés « archéologiques » des enquêtes de sciences humaines pour suggérer l'insuffisance d'une approche purement extérieure, surplombante et objectivante de cet espace. Si on postule, comme le fait Taillandier, qu'on ne peut comprendre en contexte le choix de l'habiter pavillonnaire (personne n'ayant « essayé de comprendre », c'est-à-dire aussi de prendre part, sans se réfugier dans une pure position d'extériorité critique, à la logique du lotissement), la création d'un monde possible fictionnel permet de mieux en analyser les présupposés, parce qu'elle les rend brutalement visibles. La prémisse invraisemblable (une Angleterre littéralement réduite à un parc à thème, une représentation science-fictionnelle du présent), fait en effet émerger deux ressorts cachés du parc et du lotissement : la confusion organisée de la

représentation et du réel, et l'imaginaire régressif qu'elle autorise.

Dans ces récits, cette confusion se met en place grâce à deux processus : d'une part, une structuration spatiale qui favorise la création de cet imaginaire régressif, par l'invention d'une industrie touristique *ad hoc*³², ou le dessin du plan du Lotissement ; et, d'autre part, une relecture ironique de théories postmodernes au service d'une industrie capitaliste et conservatrice.

Fonctions politiques des espaces rétrotopiques : colonisation et marchandisation

Selon les nomades qui enquêtent chez Taillandier, « le plan du Lotissement devrait être l'expression parfaite de la vision que le pouvoir se fait de son rôle et de son peuple³³ ». Il dessine « un labyrinthe [où] le centre se dérobo, cachant [...] un illusoire espace commun³⁴ », qui vise à « ne jamais faire coïncider les individus sujets et le pouvoir décisionnaire³⁵ ». Derrière leur façade de produits de la « démocratie libérale³⁶ », le Lotissement fictif et, par jeu de miroir, l'actuel Lésigny, sont ainsi recatégorisés comme des espaces produisant des mythes politiques coercitifs³⁷, tout en étant produits par ces mythes, dans un effet de précession des simulacres. L'autrice effectue en fait une relecture critique de ce qu'elle avait démontré dans un article de la revue *Urbanités*³⁸ : les premiers habitants du Lotissement se vivaient comme des pionniers, apportant paix et civilisation à des terres sauvages. Cette vision réactionnaire de la banlieue est ironisée dans la fiction qui la prend au pied de la lettre, dans un « Mémoire de M. Champlain, premier gouverneur

²⁸ Fanny Taillandier, *Les États et empires du Lotissement Grand Siècle. Archéologie d'une utopie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2016, p. 49.

²⁹ N. Quintane, *Que faire des classes moyennes ?*, op. cit., p. 40.

³⁰ *Ibid.*, p. 34.

³¹ *Ibid.*, p. 45.

³² Voir Cornelia Macsiniuc, « Post-Tourism And The Motif Of Regression In Julian Barnes's *England, England* », *Messages, Sages and Ages*, 2015, vol. 2, n° 2, p. 67.

³³ F. Taillandier, *Les États et empires du Lotissement Grand Siècle*, op. cit., p. 38.

³⁴ Fanny Taillandier, « Banlieues françaises / Le lotissement comme utopie. Pour une appropriation littéraire et philosophique du lotissement Levitt et de ses avatars », *Urbanités*, consulté le 31 mars 2019, <http://www.revue-urbanites.fr/le-lotissement-comme-utopie-pour-une-appropriation-litteraire-et-philosophique-du-lotissement-levitt-et-de-ses-avatars/>, 14 octobre 2015, Hors numéros. Dossier Régional « Banlieues françaises, 2005-2015 », p. 40.

³⁵ F. Taillandier, *Les États et empires du Lotissement Grand Siècle*, op. cit., p. 40.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ Voir Julien Giry, « Le conspirationnisme. Archéologie et morphologie d'un mythe politique », *Diogène*, consulté le 19 octobre 2016, http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=DIO_249_0040, 3 juin 2016, vol. 1, n° 249-250, p. 40-50.

³⁸ F. Taillandier, « Banlieues françaises / Le lotissement comme utopie », art. cit.

délégué du Lotissement Grand Siècle³⁹ » qui fait de l'installation dans l'ensemble pavillonnaire une entreprise de peuplement de nouvelles terres. La fascination pour le rêve américain, fondé sur le confort individuel, la consommation et l'entre-soi communautaire, se fait idéal de colon dans les propos du nouveau Champlain de banlieue, qui ne dédaignent pas les clichés sexistes ou racistes sur les « indigènes »⁴⁰. Le lotissement est ainsi dévoilé comme espace uchronique, factice et régressif : ses « pionniers » s'y abstraient, dans leur paradis normatif, de l'espace socialisé des autres, exclus⁴¹. L'investigation démystifiante des nomades métamorphose ainsi la rétrotopie illibérale du Lotissement en hétérotopie fictionnelle capable de refléter les impasses des « démocraties libérales », et de dévoiler les structures des espaces où s'actualisent des mythes politiques qui autorisent des pratiques de contrôle social. L'exploration du lotissement prend sens dans le va-et-vient, construit par l'enquête fictive, entre ses caractéristiques concrètes et les représentations sociales qui en sont données et qu'il produit de lui-même : en traitant le pavillon comme relique d'une ère incompréhensible, l'autrice en fait un objet artificiel où modèle et représentation sont indissociables et réflexifs, et non confondus comme dans le simulacre. En devenant représentation fictionnelle, le lotissement n'est plus seulement ainsi un espace rétrotopique qui contribue à la construction d'un imaginaire politique réactionnaire fossilisé dans des structures spatiales, mais relève aussi de ce que Kendall Walton appelle des « supports dans des jeux de faire-semblant⁴² » [“props in games of make-believe”] : la mimesis permet « générer des vérités fictionnelles⁴³ » qui remettent du jeu dans les représentations normatives du lotissement et, parce

qu'elles reposent sur une différence fondamentale entre vérité et fiction⁴⁴, rétablissent l'écart entre modèle et représentation.

Barnes interroge lui aussi le lien entre mythe politique coercitif incarné dans un espace rétrotopique construisant des simulacres et imaginaire colonial. La marchandisation manipulatoire de l'histoire anglaise⁴⁵ par « England, England » est explicitement présentée par Pitman comme une reprise ironique du projet impérialiste britannique via la mobilisation, comme chez Taillandier, de la métaphore des « pionniers⁴⁶ » :

la Grande-Bretagne avait jadis maintenu sous sa domination d'immenses territoires à la surface du globe [...]. Alors qu'est-ce cela leur laissait ? Quelque chose qui avait pour nom le Royaume-Uni et qui [...] ne méritait guère cette épithète. [...] [L']Angleterre - [...] [est] - une nation très ancienne, dotée d'une histoire [...] éminemment commercialisable [...]. Nous sommes les nouveaux pionniers. Nous devons vendre notre passé aux autres nations en le présentant comme leur avenir !

[Britain had once held dominion over great tracts of the world's surface [...]. So where did that leave us now? With something called the United Kingdom which [...] didn't live up to its adjective. [...] England - [...] [is] - a nation of great age, great [...] history [...] eminently marketable [...]. We are the new pioneers. We must sell our past to other nations as their future!⁴⁷]

Le divertissement régressif⁴⁸ révèle une entreprise agressive de domination qui culmine avec la supplantation de la « Vieille Angleterre » ; pour parler comme Bauman, le « retour à l'utérus » symbolisé par l'univers sécurisant du parc à thème est un autre paradis normatif fondé sur le fantasme de la conquête d'une terre vierge, libre pour toutes les exploitations lucratives, et tous les mythes susceptibles d'« unifier » de manière réactionnaire

³⁹ F. Taillandier, *Les États et empires du Lotissement Grand Siècle*, op. cit., p. 56.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 59-60.

⁴¹ *Ibid.*, p. 65.

⁴² Kendall L. Walton, *Mimesis as Make-Believe. On the Foundations of the Representational Arts*, Cambridge, (Mass.), Harvard University Press, 1990, p. 12. Toutes les traductions de cet ouvrage sont les miennes.

⁴³ *Ibid.*, p. 21.

⁴⁴ Si la croyance vise la vérité et peut donc être correcte ou incorrecte (p. 39), la fiction ne relève pas d'une forme de vérité (contrairement à ce que l'expression « vérité fictionnelle » pourrait suggérer, cf. p. 41). Elle se définit proprement, selon Walton, comme « support dans des jeux de faire semblant ». *Ibid.*, p. 72. Le simulacre vise à faire croire en la vérité des imaginaires construits grâce à lui ; la fiction relève d'un *faire-semblant* bien compris.

⁴⁵ Voir J. Barnes, *England, England*, op. cit., p. 70-71.

⁴⁶ Une métaphore récurrente dans les représentations fictives de l'habitat pavillonnaire. Voir A. Pétin, « L'habiter pavillonnaire à la française », art. cit., p. 319.

⁴⁷ J. Barnes, *England, England*, op. cit., p. 38-40., trad. cit. p. 71-74.

⁴⁸ Voir James J. Miracky, « Replicating a Dinosaur: Authenticity Run Amok in the “Theme Parking” of Michael Crichton's *Jurassic Park* and Julian Barnes's *England, England* », *Critique: Studies in Contemporary Fiction*, consulté le 7 juillet 2023, <https://doi.org/10.3200/CRIT.45.2.163-171>, 2004, vol. 45, n° 2, p. 166.

une nation qui menace de se dissoudre dans la « modernité liquide » postcoloniale. Ce que démontrent en le déconstruisant Barnes et Taillandier, c'est ce que le parc comme le lotissement promettent une rassurante homogénéisation socio-culturelle, fondée sur la ségrégation délibérée du « retour aux tribus » de Bauman : ce sont des réalités insulaires qui empêchent la création d'un espace commun, donc d'une politique émancipatrice – qui trouve, quant à elle, son lieu dans la conversion de ces rétrotopies en hétérotopies fictionnelles.

La critique romanesque des discours politiques postmodernes

À cette structuration de l'espace au service d'un imaginaire colonial régressif s'ajoute, pour construire la rétrotopie, dans les deux romans, le détournement de discours postmodernes sur le lien entre capacité à identifier les simulacres et agentivité politique des citoyens. Chez Barnes, le personnage satirique de « l'intellectuel français » cite le texte de Debord (« "Tout ce qui était directement vécu [...] est devenu simple représentation⁴⁹." ["All that was once directly lived [...] has become mere representation⁵⁰."]), mais pour mieux le renverser⁵¹. À l'angoisse politique de l'indistinction du vrai et du faux, son discours substitue une promotion enthousiaste du règne de la réplique :

Autrefois il y avait seulement le monde, vécu directement. Maintenant il y a la représentation [...] du monde. [...] Nous devons exiger la réplique, puisque la réalité, la vérité, et l'authenticité de la réplique sont celles que nous pouvons posséder, appréhender [coloniser dans le texte anglais], réordonner, dont nous pouvons jouir et finalement [...] affronter et détruire.

[Once there was only the world, directly lived. Now there is the representation [...] of the world. [...] We must demand the replica, since the reality, the truth, the authenticity of the replica is the one we can possess,

colonize, reorder, find jouissance in, and, finally, [...] confront, and destroy⁵².]

Barnes lui fait appliquer jusqu'à l'absurde les théories du Spectacle et du simulacre : seule la réplique, dans ce monde renversé censément « profondément moderne » [« profoundly modern⁵³ »], permet un retour à la réalité – mais un retour rétrotopique, fondé sur une captation nostalgique du monde. Dans une telle stratégie « coloniale » où la réalité construite par la réplique n'est qu'un produit offert à la jouissance comme à la destruction, la confusion organisée entre réel et représentation aboutit au libéralisme le plus brutal. Il a pour résultat de vider la pensée postmoderne de toute substance : ce qui est profondément moderne, c'est le postmoderne poussé dans ses retranchements tardo-capitalistes.

Chez Taillandier, cette confusion est symbolisée par les téléviseurs, qui incarnent la réduction de la vérité à la foi par les habitants des pavillons : « en eux devait résider la foi, ce qu'ils tenaient pour vérité⁵⁴. » On retrouve le renversement grinçant des idées de Debord :

Avec la télé, certains se mirent à considérer que « tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation » [...]. [L]eur conscience prenait la première place dans l'ordre des choses. [...] La vérité, ils la cherchaient dans leur reflet. Tel était le culte, et tel était le message : l'illusion est le réel⁵⁵.

Les désirs commercialement fabriqués de la société pavillonnaire interdisent une libération de la conscience qui serait synonyme d'adhésion consentie à la mythologie du Lotissement : dans le miroir pavillonnaire, le narcissisme des habitants aboutit à la confusion du moi et du reflet prise pour vérité. Comme le parc, le lotissement fonctionne dans la diégèse comme une hétérotopie pervertie : il ne renvoie pas une image critique des autres lieux réels, mais s'avère, dans sa structure, dystopique. Car le Lotissement est un « Léviathan⁵⁶ » : tel qu'il

⁴⁹ « Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. » G. Debord, *La Société du Spectacle*, op. cit., p. 15.

⁵⁰ J. Barnes, *England, England*, op. cit., p. 54-55., trad. cit. p. 98.

⁵¹ Sur l'attitude ambivalente de Barnes à l'égard des théories de Debord et Baudrillard, voir Edward Barnaby, « Epilogue: "Those old soixante-huitards" — Debord as Spectacle in Julian Barnes' *England England* » dans *Realist Critiques of Visual Culture: From Hardy to Barnes*, Cham, Palgrave Macmillan, 2018, p. 167-181.

⁵² J. Barnes, *England, England*, op. cit., p. 54-55., trad. cit. p. 97-99.

⁵³ *Ibid.*, p. 53., trad. cit. p. 95.

⁵⁴ F. Taillandier, *Les États et empires du Lotissement Grand Siècle*, op. cit., p. 90.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 90-92.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 98.

est représenté par Taillandier, on peut l'interpréter comme une réponse au « retour à Hobbes » qui caractériserait la modernité liquide, cette décorrélation de la puissance et du pouvoir politique qui aboutit à une atomisation du corps social selon Bauman. Le Lotissement promeut en effet parodiquement un « état de parpaing » opposé à « l'état de nature » hobbesien.

Le parpaing devient dans le récit, par double-sens ironique, l'emblème des classes moyennes pavillonnaires : « tout le monde déplore le parpaing, son capital culturel à pleurer, son goût grégaire, son absence totale de vocation esthétique, et pourtant personne ne s'en passe. »⁵⁷ Le caractère « gris et immuable, comme le non-mot d'un non-discours »⁵⁸ du parpaing signe son impuissance politique, et en fait le représentant de la civilisation des « sédentaires ». Le point de vue post-apocalyptique décrypte les « non-discours » capitalistes⁵⁹ du lotissement, et la description humoristique du pavillon comme société dystopique de parpaings⁶⁰ révèle le contrôle social autoritaire de la société sédentaire : « En embrassant l'état de parpaing qu'était le Lotissement Grand Siècle, ils avaient été transformés en sujets dociles »⁶¹. Derrière l'effet comique de la réécriture de Hobbes, se joue une critique sardonique des rapports de force sous-jacents à la cité pavillonnaire, sans retomber dans une stigmatisation manichéenne de ses habitants : « Les parpaings sont les sujets du Léviathan qu'ils ont choisi par contrat. Sans ce contrat, à l'état de nature, le parpaing est à lui-même menace : [...] Perpetuus perpetui lupus, le parpaing est un loup pour le parpaing. »⁶² La parodie de la citation latine permet de critiquer l'anthropologie négative d'Hobbes qui rend possible la construction du Lotissement comme (contre)utopie. C'est aussi un

moyen de définir ce que peut être la fiction : une investigation non pas philosophique ou scientifique, mais ludique, qui mobilise le jeu sur le langage, le cadre spatio-temporel, le point de vue et les ressorts de la rétrotopie fictive pour construire un discours ni complaisant ni stigmatisant sur la vie pavillonnaire.

Naviguer dans la rétrotopie : fiction, croyance et illusion

Car la lecture de la fiction implique un faire-croire ou faire-semblant qui n'est pas la fascination suscitée par le simulacre ni la résignation provoquée par le repli sur « l'état de parpaing », mais une participation active et réflexive à un jeu mimétique⁶³, enrichie par un engagement critique qui permet une agentivité herméneutique⁶⁴. Quintane reprend Debord représentant les adeptes du Spectacle comme « [s]éparés entre eux par la perte générale de tout langage adéquat aux faits⁶⁵ ». Elle suggère qu'il faut donc, pour décrire la condition des classes moyennes, d'une part, retrouver une langue véridictive, qui puisse tenir un discours adéquat sur la situation pavillonnaire ou l'industrie des loisirs. Et, d'autre part, retrouver une langue comme instrument de liaison : contre un point de vue surplombant qui, sous couvert d'objectivité, réifie ces classes, elle propose une « observation participante⁶⁶. » Or cette pratique n'est pas sans rappeler l'attitude cognitive et ludique qui est celle des destinataires d'une fiction, dans la théorie de Walton qui associe participation et observation⁶⁷, ou dans celle de l'immersion fictionnelle développée par Schaeffer, où l'apprentissage par observation se prolonge dans une activité de modélisation

⁵⁷ *Ibid.*, p. 29.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ *Ibid.*, p. 28.

⁶¹ *Ibid.*, p. 98.

⁶² *Ibid.*, p. 30-31.

⁶³ « Les participants à des jeux de faire-semblant, qui sont à la fois pour eux-mêmes des supports de jeu réflexifs et des imagineurs, imaginent des actions de représentation elles-mêmes qu'elles sont des exemples de leur agir, et ils imaginent cela d'un point de vue interne. » ; « Apprécier des œuvres représentationnelles est avant tout une question de participation ». [“Participants in games of make-believe, being at once reflexive props and imaginers, imagine of the actual representing actions that they are instances of their doing things, and they imagine this from the inside.”; “Appreciation of representational works of art is primarily a matter of participation.”] K.L. Walton, *Mimesis as make-believe*, op. cit., p. 213.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 237.

⁶⁵ N. Quintane, *Que faire des classes moyennes ?*, op. cit., p. 47.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 86.

⁶⁷ « Nous ne nous contentons pas d'observer des mondes fictionnels de l'extérieur. Nous y vivons (dans les mondes de nos jeux, non dans les mondes des œuvres) [...]. » [“We don't just observe fictional worlds from without. We live in them (in the worlds of our games, not work worlds) [...].”] K.L. Walton, *Mimesis as make-believe*, op. cit., p. 273.

mimétique⁶⁸ permise par l'immersion. L'immense avantage de l'immersion fictionnelle dans le cadre de la « feintise ludique partagée » est que, contrairement au simulacre, elle « accède aux représentations avant qu'elles ne soient traduites en croyances⁶⁹ » : elle « exclut tout état d'illusion au niveau de la conscience et des croyances. Dès lors [...] que notre conscience elle-même est leurrée, nous ne nous trouvons plus en état d'immersion fictionnelle, mais dans l'illusion au sens commun du terme. Mais du même coup nous ne nous trouvons plus dans le champ de la fiction⁷⁰. » C'est ce qui justifie, il me semble, l'entreprise de Barnes et Taillandier de transformation d'espaces rétrotopiques réels (Lésigny, l'Angleterre de l'héritage) en hétérotopies fictionnelles. Si, comme le suggère Quintane, une « observation participante », librement consentie et sans illusion, est l'outil cognitif (pour comprendre) et épistémologique (pour modéliser) le plus efficace pour penser les « lieux contraints » des classes moyennes, alors l'espace ludique fictionnel semble le plus adapté à cette pratique, et la thématization dans les récits de Barnes et de Taillandier de la croyance, y compris dans le dispositif créé par le simulacre, dès lors qu'elle est délibérée, permet de penser un autre rapport à la rétrotopie qu'une fascination béate ou une condamnation pure et simple.

Il y a bien en effet, chez Taillandier, la volonté de trouver un langage adéquat, à la fois juste et démystifiant, pour dire le pavillon : c'est celui du Grand Siècle, qui rend le Lotissement à un statut d'énigme à considérer autrement que comme un lieu commun socio-politique. Par renversement ironique, la langue autre qui sert aux nomades à déchiffrer l'idéologie du lotissement est celle qui permet à l'autrice de défamiliariser un espace cliché : « La langue du nouveau village n'a pas survécu au temps – peut-être n'avait-il rien à dire ; ou du moins, qu'il ne s'exprimait pas. En revanche, la langue du Grand Siècle, dont le Lotissement porte le

nom, nous est parvenue. Aucune autre langue n'est disponible, la pierre de Rosette n'a que deux faces. Les mots du Grand Siècle serviront de clé d'accès au Lotissement [...]»⁷¹. Par l'écart introduit par la pensée du XVII^e siècle, les « nomades » peuvent redonner voix, même dans une langue artificielle, à une civilisation silencieuse par son propre consumérisme⁷². Il ne s'agit pas seulement de voir dans le plan du Lotissement les traces d'une mythologie politique ; il s'agit d'accorder du crédit aux croyances de ses habitants pour les comprendre. Certes, le texte ironise sur la corrélation entre le mythe politique et le système capitaliste du crédit sur lequel il se fonde, rappelant l'étymologie commune de crédit et credo et le fait que durant le « Grand Siècle, crédit et credo peuvent aussi bien l'un que l'autre désigner la foi et le prêt. Un credo vous engage et doit être remboursé »⁷³. Mais cette corrélation permet aussi de prêter foi aux croyances mises en jeu dans le Lotissement : « l'archéologie nous parle de nous. [...] Nous [...] avons été séduits par cette hypothèse : qu'au Lotissement Grand Siècle se soient trouvées l'image d'une foi et la possibilité d'une révolution⁷⁴. » L'enquête fait miroiter aux lecteurs un engagement, si biaisé qu'il soit, dans une « observation participante » du paysage défamiliarisé du Lotissement, qui lui permet d'être un lieu possible de « foi » et de « révolution », de contenir les ferments de la contestation politique de ses structures de pouvoir masquées⁷⁵. Bien sûr, « un credo vous engage et doit être remboursé » : il ne s'agit pas de minimiser la critique adressée au Lotissement, mais d'en faire un objet polysémique que la fiction prête à des réévaluations politiques possibles, à des modélisations⁷⁶ autres qui ne se fossilisent pas en croyances figées, à des jeux nouveaux, dans un reflet non pas fascinant, mais heuristique, de nos désirs.

Barnes semble lui aussi jouer de l'opposition entre la croyance comme croyance figée dans des vérités assertées (je crois ce que je tiens pour vrai) et la foi prêtée à des représentations douteuses mais

⁶⁸ J.-M. Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, op. cit., p. 122-128.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 189.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 192.

⁷¹ F. Taillandier, *Les États et empires du Lotissement Grand Siècle*, op. cit., p. 24.

⁷² *Ibid.*, p. 76.

⁷³ *Ibid.*, p. 70.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 182.

⁷⁵ Voir A. Pétin, « L'habiter pavillonnaire à la française », art. cit., p. 317.

⁷⁶ J.-M. Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, op. cit., p. 199.

potentiellement efficaces en fonction de l'usage qu'on en fait. Il serait tentant d'opposer binairement l'utopie régressive de l'Anglia et la rétrotopie agressive d'« England, England » : dès lors qu'on ne peut qu'inventer le passé, quelle réinvention de la tradition pourrait se dire meilleure qu'une autre ? Mais le roman offre une échappatoire, dans la promotion, contre le cynisme facile du relativisme épistémique (Martha, la protagoniste du roman, est engagée comme Cynique en chef du projet) de la croyance librement consentie. Faisant ses adieux au parc/paradis artificiel dont elle est chassée à la fin de la deuxième partie, Martha se rend dans l'église Saint-Aldwynn, vestige de l'île de Wight avant sa transformation par Pitman, et véritable hétérotopie. Là, contre l'idée que le « cynisme, même superficiel, est une réponse plus vraie au monde moderne » [« Brittle cynicism is a truer response to the world⁷⁷ »], Martha revendique un nouvel esprit de « sérieux » [« seriousness »] dont l'antithèse serait une « perte de foi » [« loss of faith⁷⁸ »]. Cet esprit de sérieux passe par le crédit accordé aux images, même lorsqu'elles sont fabriquées : « vous deviez quand même célébrer l'image, et le moment, même si rien de tel n'était jamais arrivé ; là résidait le peu de sérieux de l'existence. » [« you must also celebrate the image and the moment even if it had never happened. That was where the little seriousness of life lay. »⁷⁹] Comment entretenir un rapport au passé et au réel si on ne croit à rien ? Le choix de l'église suggère la différence entre foi religieuse (comme adhésion inconditionnelle) et croyance ou foi prêtée (comme adhésion conditionnée, suspension volontaire de l'incrédulité du relativisme cynique). D'où le refus par Martha de toute repentance⁸⁰ : le retour à la croyance n'est pas un acte de contrition, mais d'adhésion renouvelée au monde et à soi, qui consiste à accepter la fragilité des représentations contradictoires qui forment notre expérience du monde, tout en leur accordant quand même d'être des symboles pertinents pour y naviguer.

Sans « aspiration sentimentale » [« sentimental yearning⁸¹ »] à un retour naïf au réel, la conscience

de la perte du passé ouvre sur l'adhésion délibérée à des images faussées, mais qui évitent le solipsisme cynique. Après cette méditation dans l'église, Martha, ayant Chuté, peut faire retour dans le monde réel d'Anglia : un monde construit sur un faux passé, mais où les acteurs tentent de déterminer collectivement leurs croyances, dans une forme de partage d'une feintise heuristique. La conclusion mélancolique de la deuxième partie ouvre les possibles de la fiction, sur le modèle des enfants d'Anglia qui

Exprimaient une confiance si spontanée et pourtant si complexe dans la réalité. Ils n'avaient pas encore atteint l'âge de l'incrédulité, seulement celui de l'émerveillement ; si bien que même quand ils doutaient, ils croyaient encore [...] : les deux interprétations étaient vraies.

[[They] expressed such willing yet complex trust in reality. As she saw it, they had not yet reached the age of incredulity, only of wonder; so that even when they disbelieved, they also believed [...] : both were true⁸².

Telle est l'attitude la plus « adéquate », peut-être, pour réarticuler passé, présent et avenir sans pensée réactionnaire : non pas la crédulité dans les reflets trompeurs du simulacre rétrotopique, mais la maîtrise du jeu fictionnel qui consiste, sans confondre le réel et l'imaginaire, à les tenir ensemble pour vrais dans des modélisations dont la force heuristique tient à l'adhésion libre⁸³, conditionnelle, dont elles sont l'objet. La génération de vérités fictionnelles à partir de représentations investies comme supports ludiques, dans les jeux d'enfants, sert ainsi de modèle pour une nouvelle articulation du réel et de ses représentations, du savoir et de la croyance : la pratique fictionnelle vient désamorcer le danger du simulacre dans des textes qui pensent eux-mêmes ludiquement un partage optimiste du simulacre et de la fiction, mais aussi de la crédulité et de la croyance, par remise en jeu des croyances au sein de l'univers de la feintise partagée. Il ne s'agit pas de se défier de tout, mais de pratiquer une croyance fictionnelle sans l'illusion du simulacre : comme le rappelle Françoise Lavocat, « les cultures de la fictionnalité autorisent moins une suspension

⁷⁷ J. Barnes, *England, England*, op. cit., p. 237., trad. cit. p. 393.

⁷⁸ *Ibid.*, trad. cit. p. 394.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 238., trad. cit. p. 395.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 236., trad. cit. p. 391.

⁸¹ *Ibid.*, p. 237., trad. cit. p. 393.

⁸² *Ibid.*, p. 264., trad. cit. p. 439.

⁸³ Thomas Pavel, *Univers de la fiction*, Paris, Éditions du Seuil, 1988, p. 81.

de l'incrédulité qu'une mise en jeu des croyances, ce qui supposent que celles-ci peuvent être affectées par les fictions⁸⁴ ». Dès lors, « entrer en fiction revient à consentir à s'exposer au conflit cognitif entre croyance et incroyance, au sens d'une adhésion au monde fictionnel plus ou moins entière⁸⁵. » C'est bien ce conflit cognitif, propre à la fiction, et couplé à la pratique d'une observation participante, qui permet de complexifier les critiques théoriques et philosophiques pessimistes des « lieux contraints » des classes moyennes lorsqu'ils sont pensés comme rétrotopies.

Il y a donc un double renversement dans les deux œuvres de Taillandier et de Barnes. D'une part, les rétrotopies représentées sont reconsidérées par les acteurs diégétiques comme des hétérotopies possibles : dès lors que les nomades ou Martha abandonnent le point de vue distancié de l'enquêteur objectif ou de la commentatrice cynique au profit d'une observation participante des pratiques propres au lieu, celui-ci se voit réinvestit d'un crédit nouveau, qui tient à son pouvoir non seulement de révéler en les incarnant des croyances masquées, mais de suggérer d'autres pratiques de construction d'un commun politique. Le Lotissement porte les traces d'une révolution possible ; Anglia celles d'un renversement du simulacre commercial ou de la nostalgie réactionnaire en feintise ludique partagée via l'échange de représentations consciemment faussées mais socialement efficaces. Ce renversement, d'autre part, a bien sûr une valeur métatextuelle : il permet de penser les poétiques fictionnelles des deux auteurs au prisme d'une différenciation réaffirmée, esthétiquement et politiquement, entre fiction et simulacre, vérité et croyance. Citer directement Debord ou Baudrillard⁸⁶ dans ces œuvres réflexives permet de dégager par contraste ce qu'autorise la représentation fictionnelle de rétrotopies, à savoir tenir un

positionnement nuancé face à elles : ni condamnation univoque, ni optimisme béat, mais le crédit prudent qu'on accorde à la fiction. Le lotissement pavillonnaire, le parc à thème, même caricaturés, ne sont pas de purs enfers contre-utopiques créés pour des classes moyennes aliénées⁸⁷ : ils méritent de faire l'objet de récits qui, décadrant le point de vue, en font émerger le rapport au temps (au passé idéalisé, à l'avenir conjuré, au présent désorientant⁸⁸), et les idéologies politiques que leur mise en scène dans le roman permet de désamorcer, tout en en faisant les lieux de nouveaux récits possibles. Que faire des classes moyennes, pour changer d'atmosphère, et éviter, comme le conclut Quintane, que « tout change pour que rien ne change⁸⁹ » (bouleverser l'île de Wight pour reconstruire une fausse Angleterre éternelle, construire le lotissement pour jouir de l'atemporalité rassurante d'un strict conformisme social⁹⁰) ? Si l'on en croit Barnes et Taillandier, les représenter dans la fiction.

Bibliographie

- BARNABY, Edward, « Epilogue: "Those old soixante-huitards"—Debord as Spectacle in Julian Barnes' *England England* » dans *Realist Critiques of Visual Culture: From Hardy to Barnes*, Cham, Palgrave Macmillan, 2018, p. 167-181.
- BARNES, Julian, *England, England*, traduit par Jean-Pierre Aoustin, Paris, Gallimard (coll. « Folio »), 2002.
- , *England, England*, [1998], Londres, Picador, 1999.
- BAUDRILLARD, Jean, *Simulacres et simulation*, Paris, Éditions Galilée (coll. « Débats »), 1981.
- BAUMAN, Zygmunt, *Retrotopia*, traduit par Frédéric Joly, Paris, Premier parallèle, 2019.
- BERBERICH, Christine, « England? Whose England? (Re)constructing English Identities in Julian Barnes and W. G. Sebald », *National Identities*, consulté le 7

⁸⁴ Françoise Lavocat, *Fait et fiction. Pour une frontière*, Paris, Seuil, 2016, p. 219.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 224.

⁸⁶ F. Taillandier, *Les États et empires du Lotissement Grand Siècle*, *op. cit.*, p. 51-52. (Elle cite *La Société de consommation*).

⁸⁷ Voir A. Pétin, « L'habiter pavillonnaire à la française », art. cit., p. 303-304, 311-312.

⁸⁸ Z. Bauman, *Retrotopia*, *op. cit.*, p. 88-89.

⁸⁹ N. Quintane, *Que faire des classes moyennes ?*, *op. cit.*, p. 105.

⁹⁰ Voir Alison James, « False Documents and Fragile Fictions in Contemporary French Literature: Convergences, Configurations, Conversions », *L'Esprit Créateur*, consulté le 10 septembre 2021, <https://muse.jhu.edu/article/800238>, 2021, vol. 61, n° 2, p. 20. URL : <https://muse.jhu.edu/article/800238>.

- juillet 2023,
<https://doi.org/10.1080/14608940801997242>,
 juin 2008, vol. 10, no 2, p. 167-184.
- DEBORD, Guy, *La Société du Spectacle*, [1967], Paris, Gallimard (coll. « Folio essais »), 1992.
- DUFF, Kim, *Contemporary British Literature and Urban Space: After Thatcher*, New York, Palgrave Macmillan, 2014.
- FOUCAULT, Michel, « Des espaces autres », *Empan*, consulté le 13 septembre 2021, <http://www.cairn.info/revue-empan-2004-2-page-12.htm>, 2004, vol. 2, no 54, p. 12-19.
- GIRY, Julien, « Le conspirationnisme. Archéologie et morphologie d'un mythe politique », *Diogène*, consulté le 19 octobre 2016, http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=DIO_249_0040, 3 juin 2016, vol. 1, no 249-250, p. 40-50.
- HOBBSAWM, Eric John et Ranger Terence Osborn (dir.), *L'Invention de la tradition*, traduit par Christine Vivier, Nouvelle éd. augmentée, Paris, Éditions Amsterdam, 2012.
- JAMES Alison, « False Documents and Fragile Fictions in Contemporary French Literature: Convergences, Configurations, Conversions », *L'Esprit Créateur*, consulté le 10 septembre 2021, <https://muse.jhu.edu/article/800238>, 2021, vol. 61, no 2, p. 10-23.
- LAVOCAT, Françoise, *Fait et fiction. Pour une frontière*, Paris, Seuil (coll. « Poétique »), 2016.
- MACSINIUC, Cornelia, « Post-Tourism And The Motif Of Regression In Julian Barnes's England, England », *Messages, Sages and Ages*, 2015, vol. 2, no 2, p. 66-75.
- MIRACKY, James J., « Replicating a Dinosaur: Authenticity Run Amok in the "Theme Parking" of Michael Crichton's Jurassic Park and Julian Barnes's England, England », *Critique: Studies in Contemporary Fiction*, consulté le 7 juillet 2023, <https://doi.org/10.3200/CRIT.45.2.163-171>, 2004, vol. 45, no 2, p. 163-171.
- NÜNNING, Vera, « The Invention of Cultural Traditions: The Construction and Deconstruction of Englishness and Authenticity in Julian Barnes' England England », *Anglia - Zeitschrift für englische Philologie*, consulté le 19 octobre 2022, <http://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/ANGL.2001.58/html>, octobre 2001, vol. 119, no 1, p. 58-76.
- PAVEL, Thomas, *Univers de la fiction*, Paris, Éditions du Seuil (coll. « Poétique »), 1988.
- PETIN, Arthur, « L'habiter pavillonnaire à la française : explorations fictionnelles et reconfigurations critiques » dans Christophe Duret et Christiane Lahaie (dir.), *Ici et maintenant. Les représentations de l'habiter urbain dans la fiction contemporaine*, Québec, Lévesque (coll. « Réflexion »), 2022, p. 301-322.
- QUINTANE, Nathalie, *Que faire des classes moyennes ?*, Paris, P.O.L., 2016.
- ROMAN, Sébastien, « Hétérotopie et utopie pratique : comparaison entre Foucault et Ricœur », *Le Philosophoire*, consulté le 12 septembre 2022, <https://www.cairn.info/revue-le-philosophoire-2015-2-page-69.htm>, 2015, vol. 44, no 2, p. 69-86.
- SCHAEFFER, Jean-Marie, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil (coll. « Poétique »), 1999.
- TAILLANDIER, Fanny, *Les États et empires du Lotissement Grand Siècle. Archéologie d'une utopie*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Perspectives critiques »), 2016.
- , « Banlieues françaises / Le lotissement comme utopie. Pour une appropriation littéraire et philosophique du lotissement Levitt et de ses avatars », *Urbanités*, consulté le 31 mars 2019, <http://www.revue-urbanites.fr/le-lotissement-comme-utopie-pour-une-appropriation-litteraire-et-philosophique-du-lotissement-levitt-et-de-ses-avatars/>, 14 octobre 2015, Hors numéros. Dossier Régional « Banlieues françaises, 2005-2015 ».
- WALTON, Kendall L., *Mimesis as Make-Believe. On the Foundations of the Representational Arts*, Cambridge, (Mass.), Harvard University Press, 1990.